

Portrait de quelques ladies du cinéma français

Autor(en): **Asséo, Laurent**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Films : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2002)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-931166>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

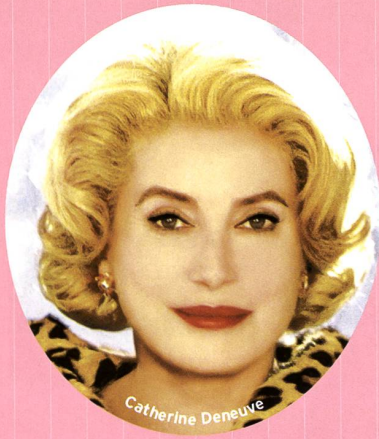
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Danielle Darrieux



Catherine Deneuve



Fanny Ardant

compagnie de leur aînée (Virginie Ledoyen). Après un long séjour en Angleterre, la jeune Suzon retrouve Catherine, sa sœur cadette (Ludivine Sagnier), sa grand-mère (Danielle Darrieux) et sa vieille fille de tante, Augustine (Isabelle Huppert), qui toutes deux vivaient plus ou moins aux crochets de la victime. Ces dames sont servies par deux domestiques, la nounou noire Madame Chanel (Firmine Richard) et la belle Louise (Emmanuelle Béart). Pierrette, la sœur de Marcel, une ancienne danseuse aux allures de vamp (Fanny Ardant), rejoint bien vite ce petit monde. Comme dans un roman d'Agatha Christie, la coupable ne peut être qu'une des huit femmes gravitant autour de la maison.

Au cours d'une journée ponctuée de coups de théâtre, de petites suspicions, de grandes révélations, de remarques perfides et cruelles, de chamailleries bien gamines, les masques tombent l'un après l'autre...

Une approche à la fois sentimentale et critique

A l'instar de «Sitcom» et de «Gouttes d'eau sur pierres brûlantes», du même Ozon, «8 femmes» confronte des personnages familiers dans un huis clos qui sera le révélateur

Avec un enchantement communicatif, «8 femmes» parvient à extraire de l'artifice le plus absolu quelques vérités sur l'humanité

théâtralisé et chorégraphié de leurs désirs et frustrations sexuels, de leurs rituels sado-masochistes également.

Cet enfermement correspond, chez Ozon, au besoin d'installer ses petits jeux transgressifs et son univers singulier dans des imaginaires déjà existants. «8 femmes» est ainsi un véritable florilège de références cinématographiques (le mélo et la comédie musicale des années 50, «Gilda», le cinéma enchanté de Jacques Demy...), littéraires et musicales (la bande-son de «Sœurs froides / Vertigo» d'Hitchcock, la chanson populaire). Alternant le premier et le second degré, le ci-

néaste oscille entre le détournement sulfureux et explicite de codes esthétiques et narratifs parfois bien usés et l'hommage ému et admiratif à ses illustres modèles.

A l'image des autres réalisations d'Ozon, «8 femmes» est un bel objet très emballant et atypique. Une question se pose néanmoins. A-t-on affaire seulement au jeu postmoderne, à la fois superficiel et légèrement «troublant», d'un cinéaste projetant ses fantasmes sur des formes anciennes qu'il accomode à son goût? Pourtant, comme dans «Gouttes d'eau pour pierres brûlantes», Ozon revisite un univers pour y évoquer des rapports de classes, de pouvoir, de sexe et d'argent. De ce point de vue, «8 femmes» est peut-être le plus passionnant de ses huis clos cinématographiques. Cette œuvre s'inspire de l'approche critique et sentimentale de certains grands mélodrames des années 50 qui, par-delà leur luxuriance, évoquaient la frustration d'être coincés dans une société puritaine obsédée par le paraître et la fortune. Pour mettre en valeur l'opposition entre le jeu de rôle de l'individu social et sa vérité profonde, Ozon recourt à certains artifices, certaines conventions théâtrales et musicales. Parfois complice, parfois distanciée, la réalisation se révèle à cet égard d'une admirable précision. Les plans larges et frontaux soulignent le côté boulevardier et souvent ridicule des rapports de classes ou familiaux, alors que les gros plans révèlent le vrai visage des héroïnes, leur solitude, leur féminité entravée et leur drame intime. Ainsi, «8 femmes» parvient à extirper de l'artifice le plus absolu quelques vérités comiques, cruelles et émouvantes sur l'humanité. L'apparente frivolité d'Ozon n'était peut-être qu'une illusion. ■

Réalisation François Ozon. **Scénario** François Ozon, d'après la pièce de Robert Thomas. **Image** Jeanne Lapoirie. **Musique** Krishna Levy. **Son** Pierre Gamet. **Montage** Laurence Bawedin. **Décor** Arnaud de Moléron. **Interprétation** Catherine Deneuve, Isabelle Huppert, Emmanuelle Béart, Fanny Ardant, Virginie Ledoyen, Danielle Darrieux, Ludivine Sagnier, Firmine Richard... **Production** Fidélité Productions, France 2 Cinéma; Olivier Delbosc, Marc Missonnier. **Distribution** Filmcooperative (2001, France). **Site** www.8femmes-lefilm.com. **Durée** 1 h 43. **En salles** 13 février.

Portrait de qu

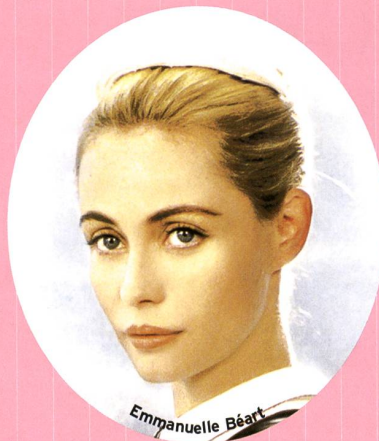
Avec «Sous le sable», Ozon avait offert l'un de ses plus beaux rôles à Charlotte Rampling, qui faisait là un come-back remarqué. On comprend dès lors que de prestigieuses actrices ne se soient pas faites prier pour entrer, elles aussi, dans l'univers du jeune cinéaste. Petit tableau de famille composé d'interprètes fort remarquables.

Par Laurent Asséo

Dans son film précédent, Ozon inscrivait la plus française des actrices anglaises dans un naturalisme plutôt hexagonal. Paradoxalement, il dirige les interprètes de son nouvel opus vers un jeu plus stylisé et plus anglo-saxon. «8 femmes» n'en est pas moins un hommage au talent de ses vedettes, et à leur beauté, ainsi qu'un jeu de miroir avec les imaginaires cinématographiques qu'elles représentent.

Danielle Darrieux - Catherine Deneuve

Ce n'est pas la première fois que la grande Danielle Darrieux interprète la mère de Catherine Deneuve. Ozon recrée un lien de parenté déjà imaginé par Jacques Demy dans «Les demoiselles de Rochefort» (1966). La présence de ces deux actrices dans «8 femmes» ne fait que confirmer une



Emmanuelle Béart



présent: qu'elle chante juste! Ni Gainsbourg ni Gabriel Aghion (dans «Belle-Maman», 1999) n'y étaient vraiment parvenus. Quant à Demy, il lui avait toujours refusé ce plaisir. Dans ses comédies musicales («Les parapluies de Cherbourg», 1963; «Les demoiselles de Rochefort», 1966), Deneuve avait toujours été doublée.

Isabelle Huppert

En vieille fille sévère et bigleuse qui se métamorphose en grandeoureuse, Huppert passe du ridicule théâtral à l'émotion chantée avec un sans-gêne étonnant. C'est le seul véritable contre-emploi du film. On regarde cette admirable comédienne s'amuser à jouer, alors que d'habitude on admire plutôt sa manière de se mettre subtilement dans la peau d'héroïnes plus ou moins bourgeoises ou perverses. Et cela depuis une dizaine d'années, essentiellement dans les films de Claude Chabrol et de Benoît Jacquot. Ce n'est pourtant pas la première fois que l'ex-«Dentellière» s'essaie à un certain «pétage de plombs» au cinéma. Après une période de soumission cinématographique à de très grands auteurs (Godard, Pialat, Cimino), au début des années 80, elle s'était révoltée contre ces figures de pères, s'était teinte en blonde et s'était risquée dans la comédie un peu «déconnante» («Sac de nœuds» de Josiane Balasko, ou «Signé Charlotte» de Caroline Huppert, 1985).

Virginie Ledoyen

Avant de se balader sur une plage avec Leonardo DiCaprio, cette jeune actrice avait notamment interprété, aux côtés de Mathieu Demy, «Jeanne et le garçon formidable» (1997), une comédie musicale sur le sida de Olivier Ducastel et Jacques Martineau. Vous avez dit Demy? On y revient toujours...

Firmine Richard

On n'a guère vu Firmine Richard depuis son entrée remarquée dans le monde du cinéma, en 1989, lorsque Coline Serreau lui avait confié le premier rôle féminin de «Romuald et Juliette», avec Daniel Auteuil. Depuis, cette Guadeloupéenne a dû se contenter de quelques petites apparitions, notamment dans «Elisa» de Jean Becker. ■

Quelques ladies du cinéma français

filiation possible entre l'univers féerique et mélodramatique de Demy et celui d'Ozon. Autre cinéaste du mélo et de l'éternel féminin sublimé, André Téchiné avait également réuni Darrieux et Deneuve dans «Le lieu du crime» (1986).

Danielle Darrieux

En vieille alcoolique avare mais à l'œil toujours pétillant, Danielle Darrieux est très loin de ces femmes frivoles, élégantes et inconscientes qu'elle a incarnées dans quelques chefs-d'œuvre baroques de Max Ophüls («Le plaisir», 1952; «Madame de...», 1953). Dans «8 femmes», cette immense actrice se retrouve néanmoins dans un univers où la frivolité masque une dimension plus tragique.

Catherine Deneuve - Fanny Ardant

Il fallait oser! La première rencontre à l'écran entre la blonde Deneuve et la brune Ardant nous vaut une scène de lesbianisme feutré, qui n'est pas sans rappeler le dernier Lynch («Mulholland Drive»). C'est donc de manière relativement trouble qu'Ozon met en rapport deux actrices qui ont marqué séparément la vie et la filmographie de François Truffaut. S'agit-il d'une coïncidence?

Catherine Deneuve

Ozon réussit, avec Deneuve, ce que personne n'avait vraiment pu obtenir jusqu'à

Fanny Ardant

Son interprétation d'une excentrique en mal d'amour dans «Pédale douce» (1996) de Gabriel Aghion a relancé sa carrière. Avant ce «re-lookage» par la comédie branchée et gay, elle fut bien à la fois la femme fatale et la grande amoureuse des derniers films de Truffaut («La femme d'à côté», 1982; «Vivement dimanche!», 1983), qui l'avait imposée au cinéma. Dans les années 80, elle a fait partie d'un quatuor magique, avec Sabine Azéma, André Dussolier et Pierre Arditi, de quelques œuvres sublimement désuètes d'Alain Resnais («L'amour à mort», 1984; «Mélo», 1986).

Emmanuelle Béart

Dans «8 femmes», Emmanuelle Béart se révèle petit à petit comme un double jeune et hitchcockien de Catherine Deneuve. Et pourtant, cette filiation ne fonctionne pas tout à fait. Ozon en est bien conscient. Dans une des scènes les plus «cinématiquement» émouvantes du film, Béart présente une photo de Romy Schneider à Deneuve, en lui disant qu'elle a aimé avant elle une autre patronne. Y a-t-il besoin de rappeler qu'après la mort de Romy, Claude Sautet avait demandé à la fille de Guy Béart d'être la principale héroïne de «Un cœur en hiver» et «Nelly et M. Arnaud»? La ressemblance avec l'interprète de «Mado» était étonnante. Ozon a dû y penser.

